

## Les propos de Jacques Ickx

### **Au temps de Dickens**

« Ils poursuivirent leur chemin, Scrooge reconnaissait chaque maison, chaque arbre, chaque poteau. Bientôt un petit bourg apparut avec son église, son pont et sa rivière sinueuse. Ils aperçurent alors sur la route de petits poneys hirsutes qui venaient vers eux en trottant. Ces poneys étaient montés par des jeunes garçons qui en interpellaient d'autres installés dans des carrioles de paysans. Toute cette jeunesse débordait de vie et d'entrain, et ses cris remplissaient la campagne d'une musique si joyeuse que l'air cristallin semblait vibrer à l'unisson ».

Si Charles Dickens était encore de ce monde il ne trouverait pas grand chose à modifier à son « Cantique de Noël » dont la musique éternelle, défiant les âges, continue à toucher le cœur des générations qui se suivent. Tout au plus aurait-il à y changer quelques mots pour le rendre actuel en y introduisant l'automobile.

Car nous comprenons sans peine que, tout Harpagon qu'il fût, un vieux Scrooge contemporain gagnerait à tout le moins son bureau au volant d'une Austin de 1933 (jalousement conservée à l'état neuf), que son joyeux neveu se déplacerait en Morris 850 et que même Bob Cratchitt posséderait un vélomoteur.

C'est en introduisant sa clé de contact dans son logis, et non sa clé de porte dans la serrure, que Scrooge verrait apparaître la figure de Marley « qui s'auréolait d'une étrange lueur phosphorescente comme un homard avancé au fond d'une cave obscure » ; et les trois esprits de Noël n'auraient nul besoin de le faire voler par-dessus les toits pour l'emmener parcourir le monde.

Nous imaginerons volontiers l'esprit des Noëls passés au volant de quelque Rover 1909 au visage cuivré : capot cubique devant un tablier tout plat surmonté d'un immense pare-brise non moins plat encadré de bois, roues en bois cerclées de pneus minces, carrosserie ouverte à tous les vents en dépit d'une monumentale capote, marchepieds latéraux, trompe ornementale à la portée du conducteur et, pendant bas entre les crosses inséparables des châssis de l'époque, cette manivelle de mise en marche dont les enfants d'aujourd'hui ne parviennent jamais à deviner la fonction.

A son tour, je vois fort bien l'esprit du Noël présent, « géant jovial et magnifique », au volant d'une Aston-Martin DB4 ornée « des feuilles raides du houx, du gui, et du lierre, reflétant la lumière comme autant de minuscules miroirs. » Dans le conte, il tenait à la main une torche allumée, cette torche, vous vous en souvenez, avait pour effet de donner la saveur de Noël à tout ce qu'atteignaient ses gouttelettes de lumière.

« C'était vraiment une torche extraordinaire, écrivit Dickens, saisi par l'inspiration. Une ou deux fois, comme des porteurs de dîners échangeaient des paroles vives pour s'être heurtés en faisant la queue, l'esprit n'eut qu'à la secouer au-dessus d'eux pour que leur bonne humeur revint aussitôt, car c'était honteux, déclarèrent-ils eux-mêmes, de se disputer un jour de Noël ».

Je l'imagine adaptant aujourd'hui son manuscrit original. La torche deviendrait un projecteur orientable et les porteurs de dîners, des conducteurs. C'est en suivant par bonds de quelques mètres l'interminable file des voitures qu'ils auraient heurté leurs pare-chocs, et le bain de lumière invisible du projecteur irréel aurait pour effet de leur faire dire, ô miracle ! que toute la faute leur incombait personnellement.

« Ils allèrent très loin, virent beaucoup de choses, visitèrent maints foyers, semant toujours le bien sur leur passage. L'esprit s'arrêtait au chevet des infirmes et les infirmes souriaient ; en terre étrangère, et les exilés se croyaient dans leur patrie, près de ceux qui luttent, et l'espoir renaissait dans leurs cœurs ; près des économiquement faibles et les économiquement faibles se trouvaient riches... »

Ah ça ! ne vous apparaît-il pas que ce que l'esprit de Noël était seul à pouvoir faire, autrefois, et une nuit par an seulement, l'automobile, transformatrice magique de la condition humaine, le fait maintenant à longueur d'années ?

L'infirmes qui peut se transporter n'en est plus un ; l'exilé qui dispose d'une voiture peut aller fêter Noël au pays natal ; celui qui lutte pour des lendemains meilleurs se retrouve fort et armé contre le pire, dès que la disposition d'une voiture multiplie par cent ses moyens d'action ; et qui ne se sentirait riche lorsqu'il a une voiture à aimer, fût-elle une abominable guimbarde pas encore entièrement payée ?

Cher Dickens, auteur si tendre et maître de l'imagerie parlée, quels mots ne trouverais-tu pas pour célébrer notre automobile, ce « grillon du foyer » des temps modernes !

Que n'es-tu plus là pour dire et redire leur bonheur à tous ceux qui roulent en voiture !

Tes mots de magicien auraient tôt fait de leur dispenser l'oubli (en tout cas pour la durée de la nuit de Noël) du prix de l'essence, des taxes nouvelles qui les attendent l'an prochain, de la réparation dont la nécessité s'annonce, et du procès-verbal inique dressé par un agent hostile.

Ils verraient, grâce à toi, ce qu'ils ne voient plus, tant ils y sont habitués : l'étrange merveille, dans le sens le plus profond du mot, d'un monde nouveau où, par l'avènement de l'automobile, l'homme peut se transporter à son gré et au moment qui lui plaît, aussi loin et presque aussi vite qu'il l'a rêvé, dans un confort comparable à celui du home.

Au temps de Dickens, seul le conte pouvait prêter à l'homme, le temps d'une illusion, la satisfaction de son besoin profond d'ubiquité. Au temps de l'automobile, elle lui est donnée comme un deuxième pain quotidien.

Jacques ICKX